

Catherine Kerbrat-Orecchioni, *Les débats de l'entre-deux-tours des élections présidentielles françaises. Constantes et évolutions d'un genre*, L'Harmattan, Paris, 2017, 316 p.

Le nouveau livre de Catherine Kerbrat-Orecchioni, professeur émérite à l'Université Lumière Lyon 2 et spécialiste de l'analyse du discours et des interactions verbales, propose à ses lecteurs une véritable monographie consacrée à ce type particulier de confrontations médiatiques où s'affrontent, la veille du deuxième tour des élections présidentielles, les deux candidats à la fonction présidentielle. Bien que la description et l'analyse de corpus similaires aient déjà retenu l'attention des analystes du discours¹, l'auteur a l'ambition de synthétiser et de comparer, dans les limites d'une même étude, les constantes et les variations de ce « genre unique en son genre »², constitué d'interactions dont le caractère est « à tous égards exceptionnel » : elles ne se déroulent qu'une fois tous les sept et puis les cinq ans, leur durée est limitée à 2h-2h50, selon les débats, enfin, leur ensemble constitue un corpus clos et exhaustif du moins jusqu'à la prochaine échéance (2017). Tous ces arguments justifient pleinement l'intérêt et l'originalité de ce livre.

L'objectif explicitement avoué de l'auteur est de « décrire à la fois les spécificités de ces débats envisagés en tant que type d'interaction particulier, et ses éventuelles évolutions depuis le premier débat jusqu'au dernier à ce jour³ (soit sur une période de quatre décennies⁴), tout en tenant compte des différents facteurs de variation » (p. 28) comme le statut, la personnalité, le « genre » (angl. *gender*) ou la modification du positionnement des débatteurs sur l'échiquier politique. Cette double problématique, relevant d'une « approche *discursivo-rhétorico-pragmatico-interactionnelle* » (p. 20), sera examinée sous différents angles, correspondant, respectivement, aux quatre grands chapitres qui ordonnent l'ensemble du livre : 1. *Le déroulement du débat*, 2. *Aspects stylistiques et rhétoriques*, 3. *L'affrontement*, 4. *Les trois registres de la persuasion : logos, éthos, pathos*.

¹ Voir, à cet égard, les volumes publiés par le Groupe Saint-Cloud, *Présidentielle. Regards sur les discours télévisés*, Nathan/INA, Paris, 1995 ; *L'image candidate de l'élection présidentielle de 1995*, L'Harmattan, Paris, 1999 ; Bertrand, D. et al., *Parler pour gagner. Sémiotique des discours de la campagne présidentielle de 2007*, Presses de Sciences Po, Paris, 2007 ; Charaudeau, P., *Entre populisme et peopolisme. Comment Sarkozy a gagné !*, Vuibert, Paris, 2008 ; ainsi que les numéros 89/mars 2009, 90/juillet 2009 et 112/novembre 2016 de la revue *Mots*.

² Roitman & Sullet-Nylander 2010, *apud* Kerbrat-Orecchioni 2017 : 8.

³ Le débat de 2017, opposant Emmanuel Macron et Marine Le Pen, est postérieur à la publication du livre.

⁴ De 1974 à 2012.

En tant que débats, les échanges analysés sont, essentiellement, des affrontements « entre deux candidats animés par la même ambition, la plus haute qui soit dans une société démocratique [...] : accéder à la magistrature suprême » (p. 317). Il s'agit, en effet, de vaincre son adversaire, faute de le convaincre, tout l'effort de conviction des débatteurs étant orienté, de fait, vers les téléspectateurs, cette instance tierce, absente et muette, mais que le vote rend efficace *de jure* (alors que la force persuasive du discours des débatteurs serait, elle, plutôt investie d'un effet *de facto*). Dotés d'un dispositif communicationnel complexe, composé de quatre participants actifs (dont deux animateurs et deux débatteurs), auxquels s'ajoute le public des téléspectateurs, les débats de l'entre-deux-tours permettent d'identifier six schémas interactionnels possibles, dont le plus représenté est constitué par les échanges entre les débatteurs. Les différentes formes d'adresse – le « pluri-adressage » (p. 60), pratiqué avec plus ou moins de dextérité, les stratégies de délocution, frappant l'interlocuteur d'« ex-communication » (*ibid.*) –, l'alternance des tours de parole, le rôle des animateurs deviennent dès lors autant d'aspects essentiels permettant de cerner les caractéristiques macro-structurales de ce type particulier d'interaction, objet privilégié du premier chapitre.

Le but exclusif de chacun des candidats étant de persuader le public qu'il est le meilleur, et comme tel, le seul à être élu, le discours des débatteurs fera appel à des stratégies rhétoriques de nature différente : l'humour, l'ironie, l'usage des figures – visant un double, sinon un triple enjeu, le plus souvent géré de façon implicite. Tel est par exemple le cas de l'ironie, allant des « piques plus ou moins acérées » (p. 147) aux « flèches plus ou moins empoisonnées » (*ibid.*), autant d'attaques censées désarçonner l'adversaire (en ridiculisant ou en caricaturant ses propos), tout en permettant au locuteur de se montrer agressif, malicieux, « fin causeur » ou tout simplement badin, en passant par des touches d'humour plus ou moins inoffensif, « davantage orienté vers le public qu'il s'agit de séduire et de divertir » (*ibid.*).

Interactions fondamentalement conflictuelles, les débats de l'entre-deux-tours sont essentiellement orientés vers la disqualification de l'adversaire. Pas étonnant, dès lors, si ces échanges manifestent une préférence marquée pour le désaccord – à l'encontre du principe interactionnel très général de « la préférence pour l'accord » – à quoi s'ajoute toute une panoplie d'actes menaçants pour les faces des interactants (FTA) : critiques, accusations, reproches plus ou moins adoucis ou, au contraire, extrêmement virulents, comme par exemple, l'accusation de mensonge. Les débats présidentiels seraient-ils un genre « impoli » ? Une fois posée, la question permet à l'auteur de nuancer la théorie classique de la politesse comme « travail de figuration », du moins dans sa version standard, laquelle admet que « tout énoncé à caractère menaçant pour la face du destinataire doit être considéré

comme « impoli », à moins qu'il ne soit « poli » par quelque procédé adoucisseur » (p. 216). Or, dans les débats analysés, les désaccords sont le plus souvent renforcés, sans réserve ni atténuation. Il serait pourtant absurde de conclure au caractère impoli de ces échanges, et d'autant plus à leur caractère poli. Si les débats de l'entre-deux-tours ne se résument pas à une simple « pédagogie de l'impolitesse utile »⁵, c'est d'abord parce que, dans l'opinion de l'auteur, l'opposition poli/impoli n'est pas opératoire dans leur cas : ces débats sont tout simplement « non-polis » ou « apolis » (p. 216), ce jugement étant essentiellement orienté par la prise en compte non seulement du contenu des actes de langage (FTA, FFA ou les deux), mais également du contexte d'énonciation et des normes discursives en vigueur. Kerbrat-Orecchioni propose ainsi d'introduire, à côté des marques de la politesse et de l'impolitesse (positive et négative), deux autres catégories : celle de la *non-politesse* (correspondant aux FTA légaux, voire attendus, dans un certain contexte) et celle de la *polirudesse*, rendant compte « des différents cas d'énoncés [...] à la fois polis et impolis » (*ibid.*).

Si dans les débats de l'entre-deux-tours « le conflit est la norme » (p. 219), ce dernier « ne peut s'exprimer qu'en termes mesurés » (*ibid.*). Pris dans un dispositif polémique, les candidats doivent donc gérer la double contrainte d'une différence maximale qui ne doit pourtant pas aboutir à l'anéantissement de l'adversaire, malgré (ou en vertu même de) sa « mise à mort symbolique » (p. 167). De nombreuses stratégies seront ainsi vouées à maintenir le fragile équilibre permettant d'attaquer, mais avec élégance, de critiquer, mais sans offenser, d'ironiser, mais sans se moquer, de vanter ses propres mérites, tout en faisant preuve de modestie, de se détacher, tout en restant solidaire – ce jeu agonal, savamment orchestré, devant garantir la juste mesure exigée du candidat à la fonction suprême.

Le dernier chapitre exploite la dimension proprement persuasive des six débats analysés, organisés autour d'une problématique centrale : « Qui est le meilleur ? », problématique dont les réponses ont la même forme : « C'est moi », mais pas le même référent. Les candidats revendiquent, *grosso modo*, les mêmes vertus, correspondant aux trois grandes catégories aristotéliennes de la *phronesis* (l'intelligence pratique), de l'*arété* (l'excellence de toute sorte et, plus spécifiquement, la capacité de pleinement réaliser son potentiel) et de l'*eunoia* (les qualités humaines de l'orateur). Comment convaincre les téléspectateurs que l'on est le meilleur ?

La réponse réside dans une analyse systématique des argumentaires développés par les débatteurs, en fonction de leur statut respectif (candidat « challengeur » ou « sortant ») – l'examen minutieux des procédés relevant du *logos* (l'argumentation par la cause, l'exploitation des exemples, l'appel aux comparaisons, l'argument

⁵ Lacroix 1990, *apud* Kerbrat-Orecchioni 2017 : 215.

d'autorité, la mise en contradiction de l'adversaire) étant ultérieurement étouffé par la prise en compte des questions relatives à l'*éthos* : comment « faire présidentiable » ? et au *pathos* : faut-il (s')émouvoir ? En tant que phénomène sémiotique complexe, « l'éthos de tout sujet discoureur peut être décrit comme une configuration de composants, sorte d'«éthèmes» » de nature aussi bien linguistique que non linguistique. Les qualités « éthosissables », *i.e.* « susceptibles d'être manifestées discursivement » (p. 263) relèvent de l'éthos auto- ou allo-attribué, le premier reposant sur des attributs positifs, tandis que le second est constitué généralement d'éthèmes négatifs. Pour ce qui est des éthèmes non linguistiques, ils sont, pour la plupart, liés au corps de l'orateur. Le registre émotionnel comprend les mêmes partitions : émotions auto- et allo-attribuées (dites *vs* montrées, positives *vs* négatives) – le pari des débatteurs consistant à maintenir le fragile équilibre entre argumentation et manipulation, d'autant plus important que, *via* la télévision, la parole politique risque de devenir objet de spectacle, pur instrument de séduction et, donc, de manipulation.

Les conclusions ramènent au premier plan la problématique liminaire ayant permis de circonscrire le sujet exploré tout au long du livre : les débats de l'entre-deux-tours, constantes et évolutions d'un genre. Presque immuable relativement au dispositif et à la scénographie associée, aux procédés et stratégies mis à l'œuvre ou aux valeurs mobilisées au niveau de l'argumentation, le genre évolue, en diachronie, au niveau du registre (plus relâché) ou du degré d'interactivité et de polémique (qui s'accroît dans le temps). Si les changements peuvent sembler assez pauvres et peu spectaculaires par rapport à certaines attentes, le véritable profit de l'analyse réside dans l'ampleur du travail interprétatif censé donner sens à une masse impressionnante d'observables, à dominante surtout qualitative, en confortant, expliquant ou nuancant les réactions interprétatives des interlocuteurs eux-mêmes, réactions forgées à chaud, dans le feu de la confrontation, tandis que l'interprétation de l'analyste (sorte d'*archi-interprétant*) s'exerce à rebours sur un corpus exhaustif et clos, cette position de surplomb lui permettant de relever des aspects significatifs, souvent ignorés ou minimisés par les débatteurs.

Il ne nous reste qu'à souligner la qualité de ce minutieux travail de synthèse, qui s'adresse en égale mesure aux spécialistes en analyse du discours et aux étudiants en sciences du langage, pour lesquels il est un excellent instrument de travail. À figurer parmi les « incontournables » pour tous les passionnés du genre !

Marina-Oltea Păunescu
 Université de Bucarest
 paunescu2000@yahoo.com